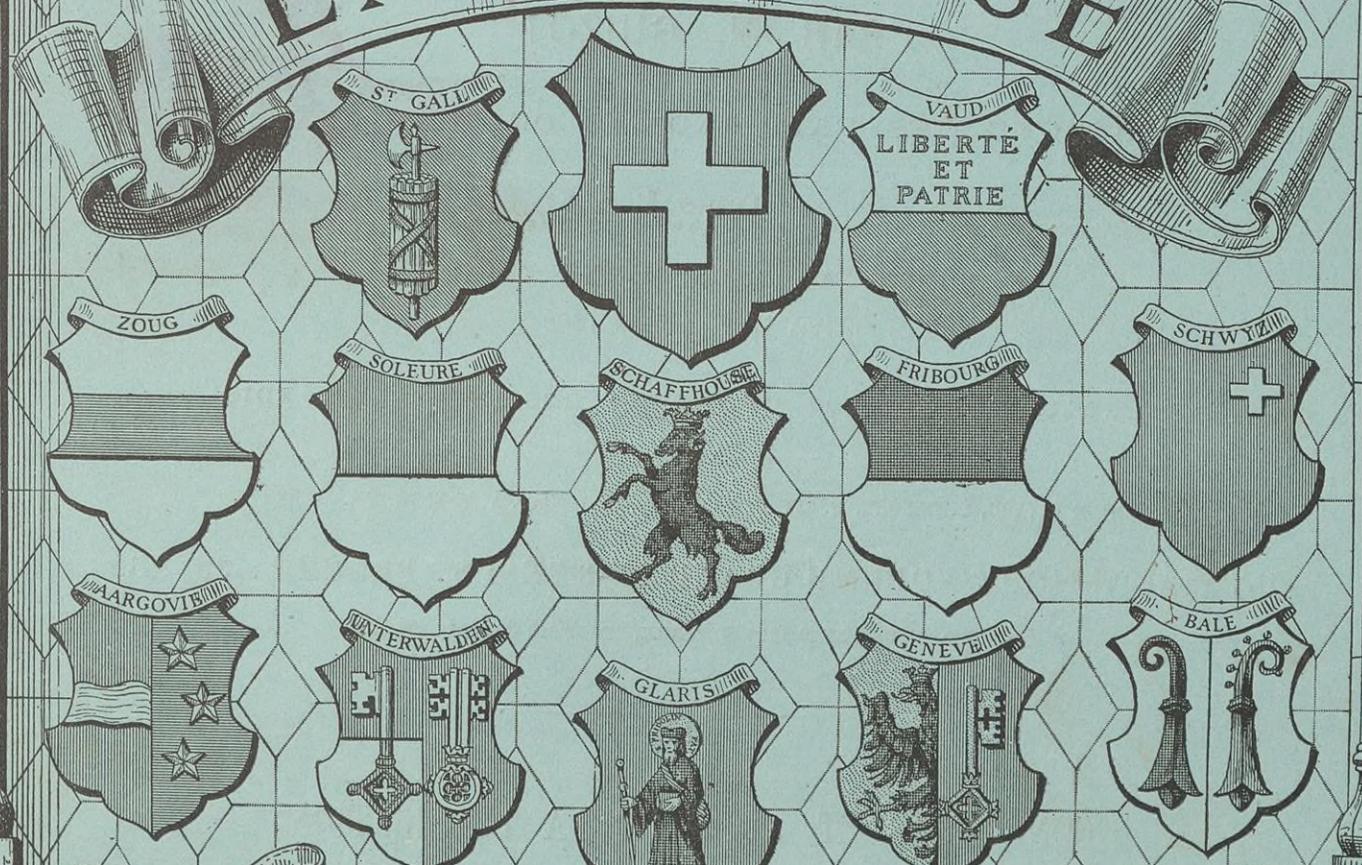




JULES GOURDAULT



LA SUISSE



PARIS LIBRAIRIE MACHETTE & C° BOUL. S. GERMAIN N° 79



Estimé

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

Tome I

COMPRENANT L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1808

ET ILLUSTRÉ DE 100 GRAVURES DESSINÉES SUR BOIS

PAR

ÉMILE BAYARD, C. DELORT, F. LIX, D. MAILLARD, E. RONJAT, A. TAYLOR, TH. WEBER

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8 JÉSUS, BROCHÉ : 23 FR.

Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 30 fr.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'au milieu de l'Empire (1789-1808); le second sera consacré à la fin du Gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1808-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure, contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison est de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 6 avril 1878.

avoir préalablement fendu une baguette de coudrier à une distance de quatre cents pas, et, le coup fait, le roi se contente de dire : « Dieu me préserve de te servir jamais de but ! » La fable a aussi passé de Scandinavie en Islande : là, c'est Egil, frère de ce Weland le forgeron que j'ai déjà fait connaître au lecteur (1), qui accomplit, toujours sur une pomme, l'exploit en question ; lui aussi il a mis de côté une flèche vengeresse, et avoue l'usage qu'il en voulait faire, sans que le roi s'en montre offensé. Mais, de toutes ces sagas, celle qui présente, par ses détails et ses développements, la similitude la plus frappante avec la légende helvétique, est racontée par le fameux *Grammaticus Saxo* dans son Histoire du Danemark. L'aventure prêtée par lui au fils de Palna eut lieu sous le règne de Harald à la dent noire, c'est-à-dire dans la seconde moitié du dixième siècle.

Voici quel est le récit de Saxo :

« Certain Toko, attaché depuis quelque temps au service du roi, avait excité la jalousie de ses compagnons d'armes, dont il se distinguait par sa valeur et ses exploits. Un jour que la conversation était fort animée entre les convives, Toko vanta son adresse; et dit que du premier coup de flèche il abattrait de loin une pomme placée sur un bâton, quelque petite qu'elle fût. A peine ses envieux eurent-ils entendu ce langage qu'ils le rapportèrent au roi. La jactance de Toko eût pu être funeste à son enfant; car le roi, homme méchant, lui ordonna de prendre pour but une pomme placée sur la tête de son fils, qui tiendrait lieu de perche, et de la frapper, ajoutant que, s'il ne l'abattait du premier coup, sa vanité lui coûterait la vie. Le célèbre guerrier se voyait contraint de faire une chose à laquelle il ne s'était point engagé. Ses ennemis, pour lui nuire, avaient saisi une parole tombée dans l'ivresse d'un festin, et le roi, prêtant à cette parole un sens qu'elle n'avait pas, forçait Toko de se signaler par un coup d'essai qui passe pour un chef-d'œuvre. L'imminence du péril fortifia son courage. Ayant donc placé son enfant, l'intrépide guerrier lui recommanda soigneusement de rester immobile lorsqu'il entendrait le sifflement de la flèche, et, prenant les mesures que dictait la prudence, il lui fit détourner la tête de crainte qu'il ne s'effrayât à la vue du trait que son père dirigeait contre lui. Puis il prit trois flèches, en mit une sur son arbalète, et enleva la pomme du premier coup. S'il avait eu le malheur de blesser son fils, il aurait expié par le supplice l'erreur du trait fatal.... Le roi ayant demandé à Toko ce qu'il prétendait faire des deux autres flèches, puisqu'il ne pouvait éprouver la fortune qu'une seule fois, l'adroit archer lui répondit : « Elles t'étaient destinées, si je n'avais pas touché le but; plutôt que de subir un supplice non mérité, je me serais vengé de la violence que tu as exercée envers moi. »

« Toko s'était à peine tiré de cette situation dangereuse, qu'il s'exposa à un nouveau péril. Harald ayant prétendu qu'il était fort habile à glisser avec des patins, Toko dit que dans cet art il ne le céderait pas au roi. Harald l'obligea aussitôt à donner une preuve de son talent sur le rocher Kolla en Scanie. L'imprudent Toko se fia moins à son expérience qu'à sa force et à son adresse. Étant monté sur la cime du rocher, il se soutint à l'aide d'un bâton, lia ses patins et se mit à glisser avec une extrême vitesse. Bien que, dans ce voyage rapide, il se heurtât contre des aspérités de roc, il ne perdit pas pourtant l'équilibre. Le vertige eût saisi tout autre homme dont les regards eussent plongé de cette hauteur sur un semblable ourlet de précipices. Malheureusement, ses patins se brisèrent, et il tomba. Il aurait trouvé la mort dans les flots, si son bon génie n'eût veillé sur lui. S'accrochant aux

(1) Voyez ci-dessus, page 383.

Elvira

PUBLICATIONS NOUVELLES

DE LA

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

Boulevard Saint-Germain, 79, à Paris

BAUDRILLART (H.), membre de l'Institut : HISTOIRE DU LUXE PRIVÉ ET PUBLIC DEPUIS L'ANTIQUITE JUSQU'A NOS JOURS. Tome II : LE LUXE ROMAIN (*Le Luxe à Rome sous la République et l'Empire. — Le Luxe Byzantin. — La censure du Luxe par les écrivains romains et par les Pères de l'Église. — Le Luxe funéraire dans l'Antiquité*). 1 vol. in-8, broché, 7 fr. 50.

Le tome 1^{er} comprend : *La théorie du Luxe. — Le Luxe primitif. — Le Luxe dans l'Orient antique et moderne. — Le Luxe en Grèce*. 1 vol. in-8, broché, 7 fr. 50.

EXTRAITS DE LA PRÉFACE DU TOME PREMIER :

La vérité est qu'une histoire du luxe n'existe pas, et que j'ai tenté de combler une lacune dont mes recherches n'avaient fait que me convaincre davantage. De cette histoire on ne rencontre que des fragments sans lien entre eux, le plus souvent même sans relation marquée avec la société dont le luxe reflète l'état moral, économique, politique. Nulle distinction presque du luxe privé et du luxe public. Même dans ces fragments, en dépit de recherches fort érudites, l'ordre chronologique est rarement suivi; le classement tout matériel, de divers usages, confond les époques; c'est une nomenclature en un mot, plutôt qu'une histoire.

Un critérium quelque peu exact manque en outre presque toujours à ces fragments pour qualifier ces degrés ou ces genres de luxe comme il convient, et il est de fait qu'un état avancé des sciences morales et politiques pouvait seul fournir ce critérium. Aussi y trouve-t-on flétris avec une indignation exagérée, et souvent peu sérieuse certains usages innocents, inévitables dans un état social développé. D'autres auteurs, au contraire, beaucoup plus coulants, font d'usages difficiles à justifier moralement, ou contraires à la production bien entendue, à la répartition équitable de la richesse et à son emploi judicieux, l'objet de jugements beaucoup trop indulgents, sinon même de glorifications très dangereuses.

Une théorie plus large et plus sûre, une méthode historique plus exacte et plus complète, étaient nécessaires pour écrire une telle histoire. Par la première on avait chance de sortir des appréciations vagues et contradictoires. Par la seconde le luxe trouvait sa place dans l'histoire de la civilisation, dont il forme un chapitre important.

Combien aussi n'est-il pas instructif de voir les excès de ce genre se développer dans tous les temps, sous l'empire des croyances les plus diverses, et cette idole fastueuse et corrompue du luxe de mauvais aloi, séduire, entraîner successivement toutes les nations, sans distinction de race, sans acceptation de régimes, aussi haut que remontent nos souvenirs, et en quelque sorte sans interruption!

L'Asie y cède la première avec ses royautés despotiques et ses satrapes amollis. Athènes y arrive à son tour avec sa démocratie si brillante, Rome républicaine y vient avec sa fière aristocratie conquérante, puis la Rome impériale. Elle produit en haut des monstres de luxe, et elle veut que tous, dans ces villes où subsiste une démocratie asservie, mais sujette à s'agiter, aient une large part du luxe public qu'elle crée pour ainsi dire à la taille du peuple-roi.

Le moyen âge sacerdotal et féodal y est venu à son tour, puis les

vieilles monarchies militaires et les riches républiques marchandes, la noblesse déchue de son influence et des prérogatives d'une aristocratie sérieuse, et enfin la démocratie moderne. Il peut y avoir et il y a des degrés comme des aspects divers du luxe dans ces différentes sociétés, mais nulle organisation n'échappe au même péril.

La Morale et l'Histoire marchent ici vers un même but. La Morale dit d'aimer les vrais biens, de sacrifier les faux; elle place la science la vertu, la patrie, au-dessus de l'égoïsme vaniteux, cupide, sensuel; elle commande de fuir le mauvais luxe, de se défier même du bon, de celui qui a des côtés utiles et qui s'associe au beau par les arts; tant la pente est glissante, tant l'amour immodéré des jouissances même permises peut devenir dangereux! Ce que la Morale enseigne, l'Histoire l'établit avec une sûreté infaillible par des expériences répétées.

Le lecteur pourra suivre dans ce livre la marche parallèle du luxe avec les différents états de civilisation.

Qu'ajouterait l'auteur de cet ouvrage à ces brèves explications? Fils des temps nouveaux, il n'en répudie pas l'esprit; il aime la civilisation qui en est sortie, malgré ses imperfections et ses souffrances, lesquelles en attestent non les excès, comme on le dit, mais l'insuffisance; il ne doute pas qu'elle se perfectionne, comme elle s'est perfectionnée déjà. Il combat ceux qui, sous le nom de luxe, font aux arts une guerre d'inconoclastes, et ne parlent du développement de la richesse sous toutes les formes qu'elle revêt, que pour le déplorer. Toutes les fois qu'il voit, au cours de cette histoire, naître un progrès nouveau, il l'accueille avec sympathie. Mais il ne faut pas que le moyen fasse oublier le but de la destinée humaine, qui n'est pas la jouissance raffinée, fût-elle même honnête et délicate. Les jouissances qui viennent des arts sont nobles, elles ne sont pas tout. Les biens matériels ont leur valeur, on peut le dire sans s'agenouiller devant eux; tâchons, par de vigoureux efforts, par une éducation plus morale et plus forte, d'échapper à ce qu'ils ont de corrompue et d'amolissant. L'Histoire ne confirme pas l'opinion qui croit que le monde est allé devenant sans cesse plus extravagant et plus immodéré dans son luxe; elle atteste même le contraire à beaucoup d'égards. Le danger moral n'est pas le moindre pourtant, si on se rend l'esclave de mille raffinements, si l'on y met son âme! Ce danger nous menace-t-il? Il vaudrait mieux peut-être demander quelle société il ne menace pas, surtout aux époques où l'on remarque l'affaiblissement des croyances, des principes, des caractères. Oui, ce mal nous menace; il n'est aucune classe qu'il n'atteigne. On demande les remèdes. Nous les examinerons, en éliminant ces mesures coercitives et prohibitives, ces lois somptuaires, qui ont paru si longtemps le dernier mot de la sagesse des législateurs pour lutter contre ce genre d'abus. Adressez-vous à la liberté et aux mœurs! La morale et l'histoire nous crient également; on combat le luxe abusif comme tous les vices qui jettent l'homme dans les excès et qui énervent les âmes, non par des expédients et des palliatifs, mais en s'appuyant sur un idéal supérieur.

PAYEN (A.), membre de l'Institut : PRÉCIS DE CHIMIE INDUSTRIELLE à l'usage : 1^o des écoles d'Arts et manufactures et d'Arts et métiers; 2^o des écoles préparatoires aux professions industrielles; 3^o des fabricants et des agriculteurs. Sixième édition, revue et mise au courant

des dernières découvertes scientifiques, par M. CAMILLE VINCENT, ingénieur, répétiteur de chimie industrielle à l'École centrale des Arts et manufactures. 2 vol. in-8, avec de nombreuses figures dans le texte et un atlas, brochés, 32 francs. +

*
* *

DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES, d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, à la religion, aux arts, aux sciences, au costume, au mobilier, à la guerre, à la marine, aux métiers, aux monnaies, poids et mesures, etc., etc., et en général à la vie publique et privée des anciens. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, et enrichi de 3,000 figures d'après l'antique, dessinées par P. Sellier et gravées par M. Rapine.

Le *Dictionnaire des antiquités grecques et latines* se composera d'environ vingt fascicules. Chaque fascicule comprendra 20 feuilles d'impression, format in-4 à 2 colonnes, et contiendra un grand nombre de gravures. Il paraîtra trois ou quatre fascicules par an.

Le sixième fascicule (*Cœlatura. — Castrensium nummi*) est en vente. Prix de chaque fascicule, broché : 5 francs.

*
* *

MAUNOIR (C.) et H. DUVEYRIER : L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE. Revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. *Deuxième série*. Tome II. Sixième année (1877). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 fr. 50.

Bibliothèque variée, 1^{re} série.

Chacune des années de la *Première série*, publiée par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, forme un volume qui se vend séparément, 3 fr. 50.

*
* *

DÉPRET (Louis) : LES ANGLAIS CHEZ EUX (*Shakespeare, Dickens, Longfellow, Jacques 1^{er}, Curran, Wilkie Collins, Lord Byron*). 1 vol. in-18 jésus, broché, 3 francs.

*
* *

SAINT-PAUL (Anthyme) : ANNUAIRE DE L'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE publié sous les auspices de la Société française d'archéologie. Troisième année, 1879. 1 vol. in-12, avec figures, broché, 2 fr. 50. +

*
* *

SEGRAVE (Adolphe) : MARMORNE. Roman traduit de

l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par Ch. BERNARD-DEROSNE. 1 vol. in-18 jésus, broché, 1 fr. 25.

Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.

*
* *

WOOD (M^{rs} Henry) : LA GLOIRE DES VERNER. Roman traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par L. DE L'ESTIVE. 2 vol. in-18 jésus, brochés, 2 fr. 50.

Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.

PUBLICATIONS CLASSIQUES

XÉNOPHON : ÉCONOMIQUE, chapitres I-XI. Traduction française par E. TALBOT, professeur de rhétorique au lycée Fontanes, avec le texte en regard et des notes. 1 vol. in-12, broché, 1 fr. 25.

*
* *

JOANNE (Adolphe) : GÉOGRAPHIE DE LA CHARENTE. 1 vol. in-12, avec 15 gravures et une carte du département, cartonné, 1 franc.

— GÉOGRAPHIE DE LOIR-ET-CHER. 1 vol. in-12, avec 13 gravures et une carte du département, cartonné, 1 franc.

En vente, les monographies des départements suivants : *Ain. — Aisne. — Allier. — Alpes (Basses). — Ardèche. — Aube. — Bouches-du-Rhône. — Cantal. — Charente. — Charente-Inférieure. — Corrèze. — Côte-d'Or. — Côtes-du-Nord. — Deux-Sèvres. — Dordogne. — Doubs. — Finistère. — Gironde. — Ille-et-Vilaine. — Indre-et-Loire. — Isère. — Jura. — Landes. — Loire. — Loire-Inférieure. — Loiret. — Maine-et-Loire. — Meurthe. — Morbihan. — Nord. — Oise. — Pas-de-Calais. — Puy-de-Dôme. — Rhône. — Saône (Haute). — Saône-et-Loire. — Seine-et-Marne. — Seine-et-Oise. — Seine-Inférieure. — Somme. — Vienne. — Vienne (Haute). — Vosges.*

Chaque département, accompagné de vignettes dans le texte et d'une carte du département tirée en 4 couleurs, forme un volume in-12 élégamment cartonné et se vend séparément, 1 franc.

*
* *

KERGOMARD (M^{me} Pauline) : GALERIE ENFANTINE DES HOMMES ILLUSTRES (*Charlemagne — Saint-Louis — Daquesclin — Gutenberg — Jeanne d'Arc — Christophe Colomb — Bernard Palissy — Saint Vincent de Paul — Jean Bart — Fénelon — L'Abbé de l'Épée — Parmentier*). 1 vol. in-16, broché, 2 francs.

Les douze portraits qui illustrent ce volume ont été reproduits, à l'usage des salles d'asile et des écoles, en images coloriées de 72 centimètres de hauteur sur 66 centimètres de largeur.

La collection des 12 images se vend 10 francs.
Chaque image séparément 1 franc.

anfractuosités du rocher, il descendit avec précaution jusqu'à la mer, où des pêcheurs le recueillirent. Quant au roi, il crut son rival mort, et des fragments de patins qu'on retira de l'eau le confirmèrent dans cette opinion. A quelque temps de là, Toko, ayant surpris le prince derrière un buisson, se vengea des outrages qu'il en avait reçus, en lui décochant une flèche qui le blessa mortellement. » La légende ajoute, — notez ce trait final, — que Toko devint par la suite le fondateur d'une confédération de marins intrépides auxquels il donna des lois.

Telle est l'aventure prêtée au guerrier danois, et qu'on retrouve partout, sous les brumes du Nord, attribuée à divers personnages d'époques et de pays différents. Peut-être même le canevas premier en était-il venu du Midi. Du moins le fond de l'idée est-il tout antique. Qui ne se souvient d'avoir lu les merveilles de l'archer crétois Alcon, un des compagnons d'Hercule, lequel partageait un cheveu avec une flèche et traversait de loin un anneau posé sur la tête d'un homme? La tradition pourrait même



STATUE DE TELL A ALTORF.

avoir une origine plus auguste. Hérodote, puis Sénèque, si je ne fais erreur, rapportent l'honneur d'un exploit analogue, mais singulièrement plus horrible par les circonstances, au roi des Perses Cambyse.

« Prexaspès, aurait-il dit un jour à son ministre, dont le fils était un de ses échansons, comment les Perses parlent-ils de moi, et quel homme pensent-ils que je sois? » — « Maître, répondit Prexaspès, de toutes choses ils te louent, si ce n'est qu'ils te croient trop adonné au vin. » Le roi reprit en courroux : « Les Perses me disent trop adonné au vin? Ils me croient insensé, privé de jugement? Tu vas tout à l'heure connaître s'ils disent vrai, ou si, en parlant ainsi, ce sont eux au contraire qui ont perdu le sens. Si, avec cette flèche, je frappe juste au milieu du cœur de ton fils que j'aperçois là-bas devant la porte, les Perses

sans doute ne sont que des menteurs. » Sur ce mot, il tend son arc et décoche le trait sur l'enfant. Celui-ci étant tombé, le roi lui fait ouvrir la poitrine et vérifie le coup : le fer était bien au milieu du cœur. Sur quoi, transporté d'aise et s'éclatant de rire, il dit au père : « Tu le vois, Prexaspès, je ne suis pas fou... Connus-tu jamais, je te le demande, archer aussi sûr que je suis? » Prexaspès, le voyant hors de sens et craignant pour lui-même, répondit : « Maître, le dieu ne tirerait pas plus juste ! »

Si cette glorification de l'adresse peut être, après tout, de tous les temps et de tous les pays, la légende de la pomme en particulier est née, à coup sûr, et s'est développée en Scandinavie. Les Angles, les Saxons, les Normands peut-être l'ont transportée dans la Grande-Bretagne; puis, par une colonie descendue de la Baltique, elle s'est introduite dans les Alpes. La tradition ne nous dit-elle pas que les Waldstetten ont été peuplés par des hommes venus des contrées du Nord? Que les immigrants aient apporté avec eux la légende, ou que le récit de Saxo, qu'ils connurent sans doute de bonne heure, leur en ait fourni la matière, et qu'ils l'aient ensuite adaptée à quelque archer de leur pays renommé pour sa grande adresse, il n'importe. Ce qui semble certain, c'est que si l'aventure

du héros d'Uri diffère en bien des détails de celle du héros danois, elle s'en rapproche par trop de points pour qu'on puisse nier ici les emprunts.

Certes, il n'est pas impossible *à priori* qu'un bailli cruel de l'Empire se soit rencontré avec un prince barbare du Nord dans l'idée de faire viser par un père une pomme sur la tête de son propre enfant; mais les circonstances principales de l'épisode suisse, la mise en réserve d'une seconde flèche, la question de Gessler, identique à celle de Harald, la réponse de Tell, calquée aussi sur celle de Toko, appartiennent, à n'en pas douter, à la Saga de Scandinavie. Tell, jeté dans une barque, se montre, ainsi que Toko, non moins bon marin qu'habile sagittaire; comme Toko, il guette le tyran derrière un buisson et lui donne la mort; enfin le monarque danois et les princes d'Autriche expient pareillement, et par le même coup, une violence d'un genre tout semblable.

Ce n'est toutefois qu'après avoir émigré du Nord dans les Alpes que la légende a reçu les embellissements qui l'ont portée vers la perfection et par lesquels elle a mérité d'être assimilée à l'histoire. L'élaboration des éléments qui ont achevé de la constituer s'est faite lentement, à travers les âges, et c'est seulement au début de ce siècle, c'est-à-dire dans le drame de Schiller, que l'ensemble, affiné ou modifié, selon les données d'une psychologie moins grossière et plus vraisemblable, a pris sa pleine valeur morale et sa haute expression poétique.

IV

On ne parle bien, dit-on, que de ce qu'on a vu : le mot peut être vrai, appliqué aux esprits de commune volée; il cesse de l'être quand il s'agit d'un homme de génie. Le chef-d'œuvre de Schiller est son *Guillaume Tell*, et Schiller n'a, de sa vie, mis le pied aux lieux que son drame nous peint si magistralement. Que dis-je? Non-seulement Schiller n'a point visité la Suisse, mais il est mort sans avoir vu ce qu'on peut appeler une montagne. Ses plus longs voyages ne l'ont jamais conduit hors de l'Allemagne, son pays natal. Les sites les plus pittoresques du Wurtemberg n'ont assurément pas le cachet alpestre; ni à Marbach, ni à Lorch, ni à Bauerbach, où le poète passa ses années d'enfance et de première jeunesse, il n'existe de hauteurs excédant huit ou neuf cents mètres : c'est à peu près le relief moyen des sommités qui avoisinent immédiatement Berne ou Lausanne. Weimar, Iéna, Leipzig, n'ont rien non plus dans leurs environs qui soit à la taille du monde helvétique. Schiller cependant a *vu* les Alpes, il les a vues au dedans de lui, dans un effort d'imagination, et son rêve s'est trouvé si juste, qu'il est impossible de cheminer sur les hautes cimes « aux blanches cornes » sans y réveiller involontairement quelque écho de sa muse montagnarde. Au contraire de son ami Goethe, nature avide de savoir, que la réalité sollicite sans cesse, même au plus fort de la fantaisie, et dont le génie aime à se repaître de la substance de l'être extérieur, Schiller, épris de liberté bien plus que de science, vit surtout dans la région de l'âme, y erre à la recherche de je ne sais quelle patrie idéale qui ne tombe point sous les yeux du corps. Ainsi enlevé dans les hautes sphères, bien au-dessus des fumées terrestres, il ne se pouvait que l'esprit du poète, à force de s'y enivrer d'air et de clartés, n'y saisît la vision de plus en plus précise de ce monde alpestre où se trouve justement réuni tout ce qu'il aimait : l'espace ouvert, le ciel vaste, l'atmosphère éthérée et la pure lumière. Sa pièce de début elle-même, *les Brigands*, qu'est-ce autre chose qu'un premier hymne à la liberté?

Excelsior! excelsior! tel est le cri de Schiller. Sortir des bas-fonds sur lesquels pèse le brouillard

opaque et gagner les hauteurs verdoyantes où les vents éparpillent leurs senteurs d'arome, tel est son désir toujours renouvelé (1). Puis, voyez : le coup d'aile a été donné ; la montagne *idéal* est conquise ; le poète s'y promène maintenant en toute liberté, au murmure harmonieux des ruisseaux, au bruissement des forêts parfumées qu'enchantent le ramage des oiseaux alpestres. Par le sentier tordu en hélice, il monte, monte encore ; le voilà entre deux immensités, celle du firmament et celle des abîmes, *Breite und Tiefe* ; où qu'il regarde, c'est le vertige avec ses frissons. Le sentier cependant décrit toujours ses spires capricieuses ; la musique des clochettes ne cesse de se répercuter à travers les gorges ; l'écho solitaire y répète encore la chanson du pâtre, et d'insouciantes nichées de hameaux apparaissent dans



PORTEUR DE MONTAGNE.

la noire ramée, au bord des torrents, ou sur les croupes tombantes des montagnes. Mais soudain la scène change : le poète voit se dérouler devant lui les cycles divers de l'humanité et les âges de la civilisation, avec ses contraintes, ses misères et ses servitudes ; c'est le défilé lamentable des spectres et des momies, l'apothéose inepte de tous les mensonges. Le mauvais rêve, heureusement, prend fin : Schiller se retrouve, en s'éveillant, dans les bras de la grande nature : le ruisseau coule et mugit comme auparavant sur son lit rocheux ; l'aigle plane, comme de tous temps, dans les espaces infinis du ciel ; pas un souffle montant des bas-fonds n'apporte un écho des agitations et des tumultes de la gent humaine ; c'est bien toujours le même azur, le même coloris de verdure, et le même soleil, celui que saluait Homère, continue de sourire aux générations (2).

Dans une autre ascension imaginaire (*Berglied*) le poète s'élève, d'étage en étage, jusqu'aux extrêmes sommités du monde alpestre. Voici d'abord le chemin vertigineux qui conduit, entre la vie et la mort, tout le long des noirs précipices : voyageur, passe doucement, de peur d'éveiller la lionne endormie (*Löwinn*), c'est-à-dire l'avalanche (*Lawine*) suspendue là-haut. Puis, voici le pont dont l'arche effrayante enjambe le torrent ; il n'est point l'œuvre d'une main humaine ; nul homme n'aurait osé le bâtir ; l'onde torrentielle y crache ses bavures éternelles sans même l'ébranler. Au delà de ce pont, s'ouvre une sombre porte creusée au cœur du rocher. Où conduit-elle ? Au royaume des ombres ? Non : le souterrain débouche dans une riante vallée, sur laquelle l'automne et le printemps épanchent à l'envi leurs magnificences. Oh ! combien volontiers le poète oublierait dans cette douce oasis les labeurs et les tourments de la vie ! Mais il faut qu'il chemine plus outre ; le voici arrivé aux sommets d'où quatre fleuves s'élancent d'une source cachée, pour suivre les quatre chemins du monde, vers le couchant, vers le nord, vers le sud et vers le levant. Par derrière se dressent deux cimes, où les nuées brillantes, filles du ciel, mènent sans témoin leurs

(1) *Sehnsucht, Gedichte der dritten Periode.*(2) *Der Spaziergang, Gedichte der dritten Periode.*



URI : LE PONT DU DIABLE.

danses vaporeuses, tandis que, haut placée sur son trône indéracinable, leur reine présente son front couronné de diamants au soleil qui le dore et le redore sans jamais parvenir à le réchauffer.

Qui ne reconnaît dans ces strophes concises le poëme du Gothard ? Cette gorge sauvage que menacent les lavanges, c'est celle des Schellenen, la « vallée remplie de craquements » (*Krachenthal*), où il faut, en certaines saisons, que les voyageurs s'abstiennent de parler et bourrent de foin les sonnettes de leurs bêtes ; ce pont audacieux, à l'arche unique, c'est l'ancien Pont du Diable ; ce torrent qui éclabousse les blocs moussus de granit, c'est la Reuss ; ce souterrain, le Trou d'Uri ; cette oasis de verdure, la vallée d'Urseren, où repose le charmant village d'Andermatt ; ces hauteurs enfin d'où se précipite un quadruple courant fluvial (le Rhône, le Tessin, la Reuss et le Rhin), c'est le massif même du Gothard, avec les deux cimes aiguës qui dominant le col (la Fibbia et le Monte-Prosa) et les glaciers qui étincellent au front du massif.



ANDERMATT.

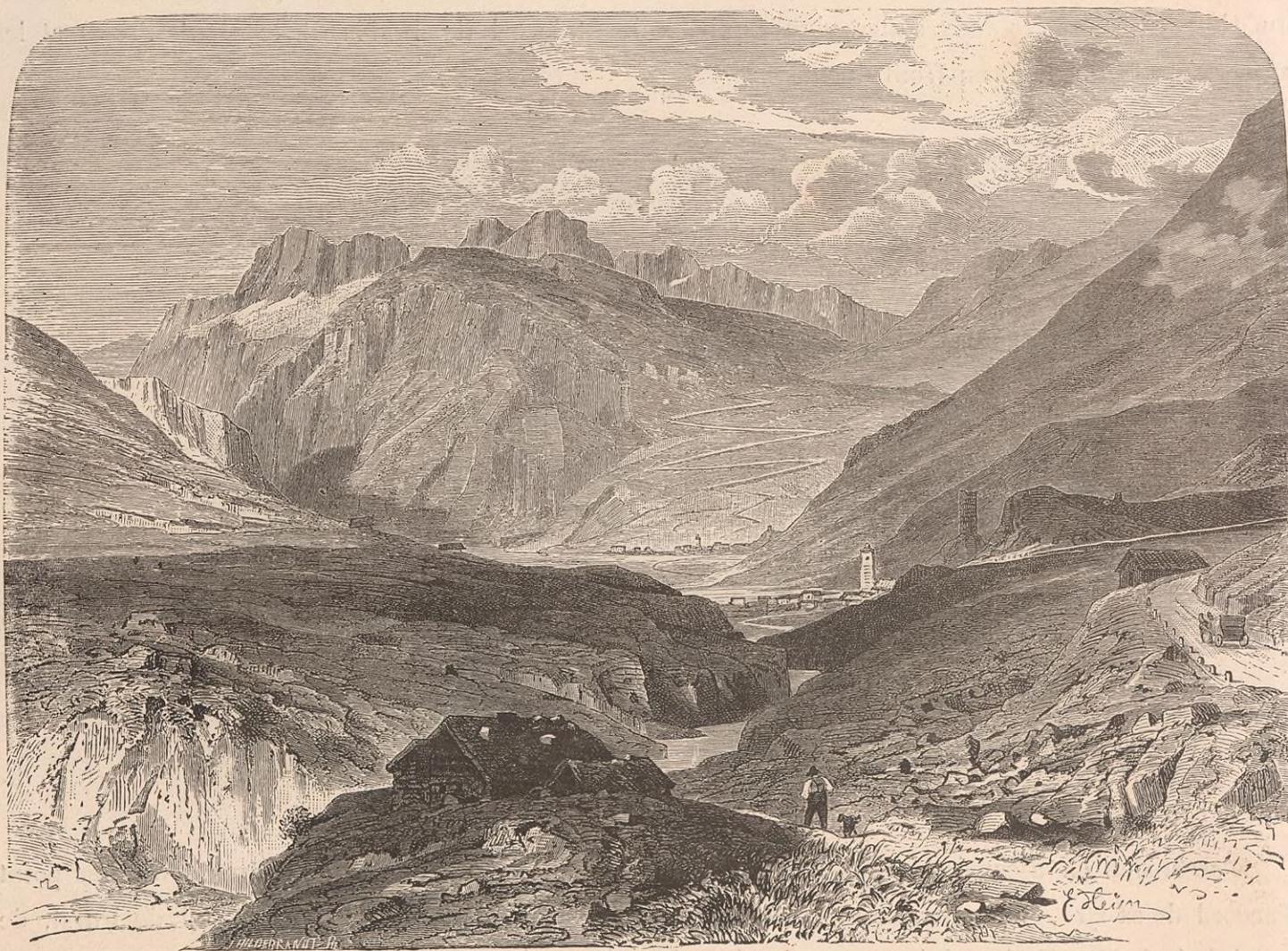
D'ascension en ascension vers ces solitudes idéales, Schiller finit par rencontrer le dernier point d'accord de sa lyre, et, sur le soir mélancolique de sa vie, les figures de Guillaume Tell, de Fürst, de Melchthal, de Stauffacher, lui apparurent, dans le cadre de la fière nature alpestre, comme les types les plus complets de cette sauvage indépendance dont son âme n'avait cessé de rêver. Il va de soi qu'une fois résolu à chanter la légende du *Bund*, il ne s'en tint pas à ses visions et voulut puiser à des sources plus positives. Tschudi et Müller lui avaient fourni l'essence même du drame ; les ouvrages historico-scientifiques de Scheuchzer, de Meiner et d'Ebel lui fournirent, sur les sites et les mœurs, des données à la fois plus vastes et plus précises. L'étude minutieuse des cartes et des dessins, puis les détails encore plus vivants qu'il recueillit de la bouche de sa propre femme Charlotte de Langenfeld, et de celle de Goëthe son ami, qui l'une et l'autre avaient fait le voyage de Suisse, complétèrent son initiation, et la puissance intuitive de son génie n'eut plus dès lors qu'à travailler sur ces impressions.

Il y a, ce me semble, dans le drame de *Tell*, trois éléments parfaitement distincts : en premier lieu, la partie descriptive, la poésie du cadre, le tableau de la nature helvétique ; en second lieu, l'épopée

même des Waldstetten, telle qu'elle résulte d'un dernier alliage de l'histoire et de la légende; en troisième lieu enfin, le personnage et le rôle de l'archer.

Le cadre est prodigieux de magnificence, et, qui plus est, d'exactitude. Schiller, en sa qualité de poète, a achevé dans ses moindres nuances le décor que Müller l'historien s'était contenté d'esquisser. Le rideau se lève sur une sorte de féerie, « véritable ouverture d'orchestre, grande symphonie poétique en l'honneur de la nature (1). » C'est toute la Suisse comme en réduction : lac, prairies, rochers, forêts, glaciers, ranz des vaches, *lieder* et *sonnaïlles*, rien n'y manque.

Une baie échancre la rive du lac des Quatre-Cantons; une hutte s'abrite dans le fond. Par delà



VALLÉE D'URSEREN.

on aperçoit, éclairées en plein du soleil, les prairies et les fermes schwytzoises. A gauche, se montrent les pentes du Hacken enveloppées de nuages; vers la droite, à l'arrière-plan, s'étagent des cimes blanches. Un enfant, le fils d'un pêcheur, chante dans sa barque le sourire de l'onde qui invite au bain et le chuchotement de la vague, aussi harmonieux que la voix des anges dans le paradis. Le vacher qui descend de la montagne salue d'un dernier adieu l'été qui s'enfuit, les alpages qu'il lui faut quitter, mais il se console en songeant au retour du printemps qu'annonceront le cri du coucou et le susurrement des ruisseaux de mai dans l'herbe fleurie. Enfin, sur la pointe d'un rocher, apparaît le chasseur, qui célèbre les hautes solitudes glacées où pas un arbuste ne verdit,

(1) E. Rambert, *les Alpes Suisses*.



LA MORT TRAGIQUE DU CHEVRIER.

les sentiers vertigineux perdus au-dessus d'une mer de brouillards à travers lesquels on ne distingue plus les demeures des hommes. Après ce prélude où le *Ranz des vaches* a jeté ses douces mélodies, et qui nous a fait voir les côtés idylliques du monde alpestre, le paysage change de figure : de sourds craquements partent de la montagne et des ombres s'épandent sur toute la contrée. La nature, qui d'abord souriait, devient menaçante. Le pêcheur sort de sa cabane, le chasseur descend du rocher; le pâtre, lui aussi, s'approche, ayant à l'épaule son écuelle à traire. Tout annonce que la tourmente va bientôt éclater : le Mythen (1) a « mis son bonnet » ; le vent souffle du « trou des tempêtes », c'est-à-dire des gorges du Gothard ; les brebis broutent l'herbe avidement, les chiens grattent la terre, les poissons sautent et les poules d'eau plongent. Schiller n'oublie pas un signe précurseur; n'a-t-il pas tout à apprendre à ce public de la cour de Weimar devant lequel doit se jouer sa pièce? Aussi pousse-t-il la préoccupation de l'exactitude et la fidélité des plus petits détails à un degré qui précisément trahit l'étranger. Dès ces premiers vers, où abondent à dessein les traits de couleur locale, il nous présente les vaches qui, à l'automne, reviennent des mayens. Werni le chasseur demande à Kuoni le berger si ce beau troupeau lui appartient. — « Je ne suis pas aussi riche, répond le pâtre; il est à mon seigneur, le baron d'Attinghausen, et j'ai la charge de le garder. » Le mot est dans les données de l'exposition, et touche à une chose que le spectateur a besoin de savoir. Où le poète, toujours à l'effet d'instruire son public, est amené à se montrer plus Suisse qu'un Suisse, c'est au cours même de cette scène première.

— « Comme ce coilier va bien au cou de cette vache! » dit le chasseur. — « Elle sait aussi, réplique le berger, que c'est elle qui conduit la file; et si on lui ôtait sa clochette, elle cesserait de manger! » — « Y pensez-vous, Kuoni? repart à son tour le pêcheur; une bête privée de raison? »

Cette exclamation d'étonnement, absolument invraisemblable dans la bouche d'un Suisse, quel qu'il soit, a tout simplement pour but de motiver cette réflexion de Werni le chasseur, par laquelle s'achève la petite peinture de mœurs animales : « Cela est bientôt dit; mais le bétail aussi a de la raison; nous en savons quelque chose, nous autres chasseurs de chamois. » Et Werni d'expliquer... aux bons Weimariens comme quoi ces bêtes ont soin de placer, en avant de l'endroit où elles



LE MYTHENSTEIN.

(1) Schiller a écrit : le *Mythenstein*, confondant ainsi, par la plume, mais non certainement par la pensée, le *Mythen*, haute montagne qui domine Schwytz, avec le *Mythenstein* ou *Wytenstein*, bloc de rocher en forme d'obélisque qui émerge du lac tout près du Grütli, et qu'une inscription dédicatoire en lettres d'or a consacré, on le sait, à la mémoire du chantre de Guillaume Tell. Cette petite méprise de mots est du reste, avec l'indication de la frontière d'Uri et d'Unterwalden, que Walther Fürst, à la fin du premier acte, place à tort au Grütli, tandis qu'elle se trouve un peu plus à l'ouest, par delà Treib, la seule inexactitude qu'on puisse relever dans la pièce de Schiller.

pâturent, une sentinelle chargée de siffler à l'approche de l'ennemi ! N'oublions pas d'ailleurs que ces minuties étaient nécessaires à une époque où l'on ne savait presque rien de la Suisse, où la nature alpestre n'éveillait encore dans la plupart des esprits que des idées de chaos et d'abîme. Il fallait que l'idylle dramatique de *Tell* fût comme la synthèse du monde helvétique ; une extrême exactitude était seule à la mesure du cadre. Qu'est-ce encore une fois que la maison de Stauffacher, sinon le chalet schwytois, la vraie demeure du montagnard, telle qu'aujourd'hui chacun la connaît ? Le sentier qui grimpe en corniche le long des rochers, le glacier dont les grondements présagent la tempête, la forêt sacrée qui défend le village contre l'avalanche et dont les arbres saigneraient sous la hache, le fœhn qui force d'éteindre les feux des habitations, la cloche qu'on agite au hameau pendant que



UNE GALERIE, ROUTE DU GOTHARD.

l'ouragan sévit sur le lac, le faucheur de foin sauvage (*Wildheuer*) qui se hasarde avec ses crampons jusque sur les pentes où les bêtes elles-mêmes n'osent s'aventurer, la nostalgie qui, à l'étranger, saisit le cœur d'un Suisse dès qu'il entend résonner l'air du *Ranz des vaches* : tous ces traits et d'autres semblables devaient trouver place dans le drame de Schiller. L'idée essentielle de la pièce n'est-elle pas précisément dans une sorte d'accord préétabli entre les Alpes et la liberté ? La montagne, pour Schiller, est le temple de la liberté. Cette idée revient sans cesse sous sa plume. « Maître, demande un des manœuvres employés à bâtir le nouveau *burg* de Gessler, comment s'appellera la forteresse que nous construisons ? » — « Elle s'appellera *Zwing-Uri*, répond le surveillant de la corvée ; car c'est sous ce joug qu'on vous fera plier ! » — « Vraiment, repart un des compagnons, c'est avec cette maisonnette que vous prétendez subjuguier Uri ? »

« Voyez, dit un autre, combien il faudrait entasser de taupinières pareilles à celle-ci pour égaler la moindre montagne de notre pays ! » — « Ce que des mains ont élevé, ajoute Tell qui survient avec

Stauffacher, des mains peuvent le mettre à bas. » Puis, désignant du doigt les montagnes : « La maison de la liberté, c'est Dieu qui nous l'a bâtie ! » — « Chez nous, dit encore Stauffacher, il n'y a pas de traîtres ; la tyrannie n'y trouve point un seul instrument. » Le vieux banneret d'Attinghausen et Bertha la riche héritière tiennent le même langage : les Alpes sont la racine de toute force, la forteresse de la liberté et l'unique refuge qui lui reste encore sur la terre. Que dis-je ? sans la liberté, ces fiers remparts n'ont plus de raison d'être : « Vents, mugissez ! s'écrie le pêcheur au quatrième acte, alors que Tell est enchaîné aux mains du bailli ; éclairs, foudroyez la terre ! Nuages, crevez ! fleuves du ciel, tombez en torrents et noyez le pays ! Détruisez dans leur germe les générations qui ne sont pas encore nées ! Sauvages éléments, devenez les maîtres ! Ours, et vous, vieux loups, revenez des grandes solitudes ! Le pays vous appartient. Qui voudra vivre ici sans liberté ? »

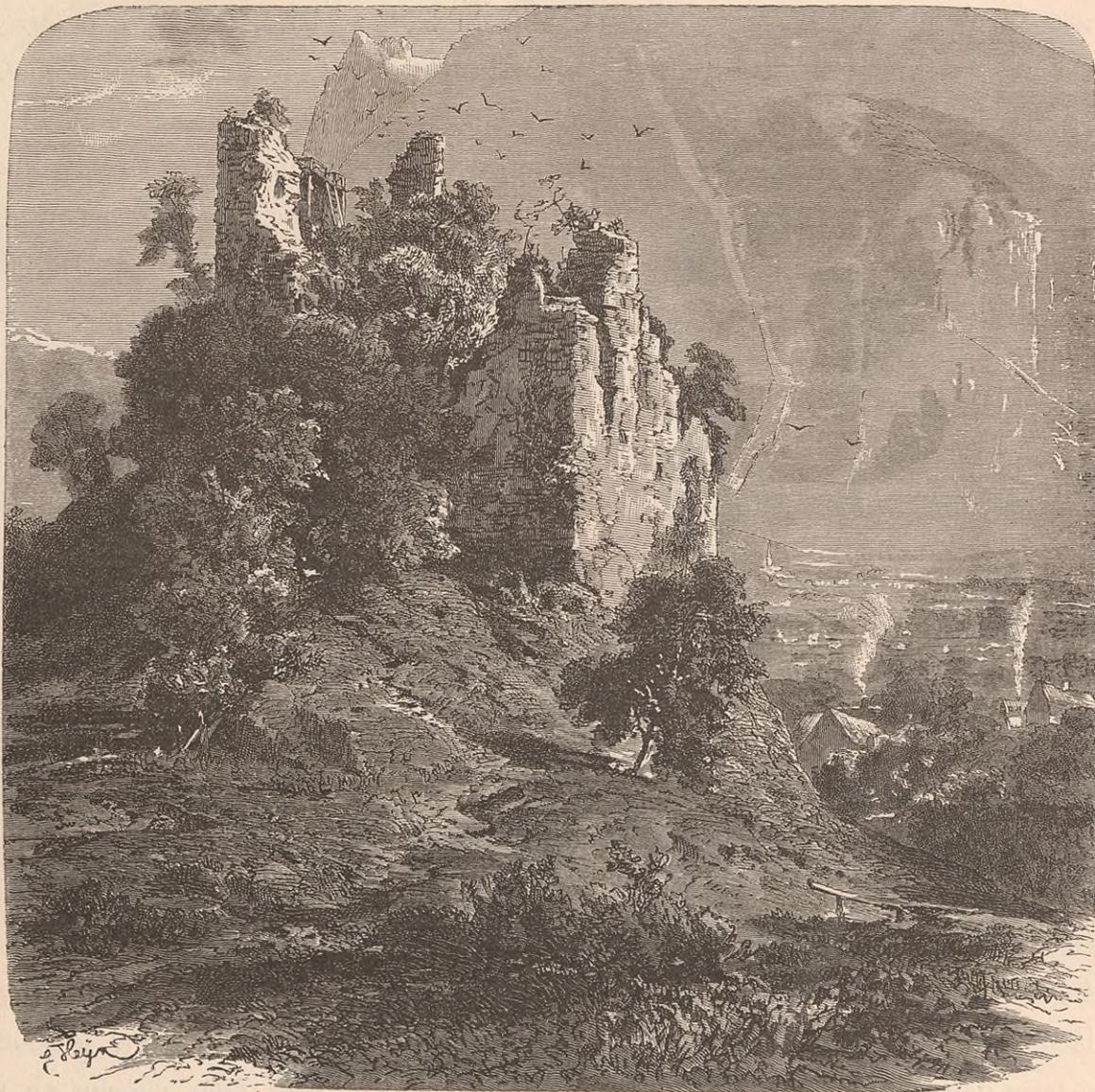
On se rappelle aussi l'entretien de Tell et de son fils Walther, à Altorf, un moment avant la terrible épreuve. L'enfant demande à son père s'il existe des pays sans montagnes. « Oui, dit Tell, il y a là-bas au pied de nos hauteurs une grande contrée plate où les eaux n'écument plus en mugissant, où l'on voit bien loin à l'horizon, et où les épis croissent à l'infini dans des plaines superbes. » L'enfant est pris tout d'abord de la curiosité de voir ce pays, si différent de celui qu'il habite ; mais, lorsqu'il apprend que les hommes de cette région ne sont point libres sur leur héritage, qu'ils ne peuvent ni chasser à leur guise dans les forêts, ni pêcher comme ils veulent dans les rivières, attendu que forêts et rivières, oiseaux et poissons, tout appartient au roi ; lorsqu'il entend dire que là le voisin ne peut pas même se fier au voisin : « Père, s'écrie-t-il, je me sentirais à l'étroit dans ce grand pays ; j'aime mieux vivre ici sous les avalanches. »

En évoquant à son gré les orages, les clairs de lune, les soleils levants, Schiller ne fait qu'user de son droit ; le paysage n'en conserve pas moins sa réalité, et d'autant mieux que tous les détails topographiques se trouvent être, je le répète, d'une justesse étonnante. Le poète nous transporte tour à tour des berges de Schwytz et d'Unterwalden aux divers étages du pays d'Uri, et pas une fois il ne s'égare dans le relief compliqué de ces trois vallées. Ses personnages se rendent sans cesse visite les uns aux autres ; ils connaissent sur le bout du doigt le chemin qu'ils doivent prendre, les cols qu'il leur faut franchir, et les sentiers qui abrègent la course. Le drame va et vient du pied du Rigi au haut défilé que la Reuss arrose, accomplissant la même série de pérégrinations que j'ai pris soin préalablement de faire faire au lecteur. Des rivages du lac sous Brunnen, nous passons au seuil de la maison de Stauffacher, à Steinen (1) ; et là nous pouvons contempler de plus près ces chalets rustiques qu'on ne nous avait d'abord fait voir qu'à distance, échelonnés aux pentes des montagnes. Dès la scène suivante, nous sommes au fond de la vallée d'Altorf, à Zwing-Uri, au pays qu'habitent et Walther Fürst, et le vieux banneret, et Tell lui-même (2). D'acte en acte, de scène en scène, nous reprenons ainsi par le détail ce monde alpestre dont nous n'avions eu, au lever du rideau, qu'une vue générale. Au sortir de la prairie du Grütli, où le drame achève de serrer son nœud, nous nous arrêtons successivement dans la salle gothique du *burg* impérial d'Attinghausen, puis dans la maison même de l'archer de Bürglen, puis, toujours plus avant dans la région sauvage des rochers, des cascades, des forêts, au lieu où résonne le duo de Bertha, la vierge héroïque, et de Rudenz, le jeune chevalier que l'amour doit rendre au patriotisme.

(1) Voyez pages 597 et 598.

(2) Voyez pages 615 et 616.

Après avoir ainsi pénétré le mystère de la grande nature helvétique et ouvert l'âme de chaque personnage, Schiller revient sur ses pas, à Altorf d'abord, où Gessler a planté le chapeau et où a lieu l'épisode décisif de la pomme, puis derechef sur ce lac d'Uri que soulève encore une fois la tempête, et de là au Chemin creux de Küssnacht. La mort du bailli forme le dénouement naturel du drame, ou mieux de l'épopée, qui tient essentiellement en quatre chants ; mais le poète a



LE BURG D'ATTINGHAUSEN.

voulu y ajouter, comme un hymne final, et peut-être aussi à titre de pièce justificative ou plutôt *justifiante*, une cinquième partie, à laquelle je reviendrai tout à l'heure.

Le génie de la montagne se réfléchit dans la pièce de Schiller en deux types parfaitement distincts, opposés même, dont le contraste achève ce tableau de mœurs pastorales et républicaines : d'un côté, les hommes du Grütli, c'est-à-dire le peuple des trois vallées dans sa collectivité historique ; de l'autre, Guillaume Tell, avec son cachet d'individualisme étrange et sauvage. Les premiers représentent le mouvement d'émancipation sous ses véritables couleurs politiques, avec son esprit de suite, de prudence, de ténacité ; ils personnifient en quelque sorte le point de vue pratique ; l'autre, l'archer d'Uri, constitue l'élément exceptionnel, l'accident poétique et foncièrement légendaire du drame.

Pris en masse, les hommes du Grütli gardent bien le rôle que leur assigne l'histoire critique et

documentaire. Être libres, sous la mouvance directe de l'Empire, voilà leur vœu nettement exprimé. Entre les droits qu'ils possèdent déjà et ceux qu'ils visent à s'approprier, Schiller a bien fait la distinction ; il tient aussi un compte exact des démarcations de l'ordre féodal ; il se montre enfin parfaitement instruit de la condition politique et sociale de ses personnages. Sur le tout plane cependant une erreur de fond. « Que cherchez-vous à Uri ? » dit Walther Fürst à Stauffacher en l'apercevant sur son seuil. — « Les anciens temps et l'ancienne Suisse, » répond le Schwytzais. C'est que Schiller a bâti sa pièce sur cette tradition, pendant bien des siècles incontestée, que les trois Waldstetten auraient été dès le principe également francs de toute sujétion autre que la suzeraineté impériale ; c'est du reste une erreur qui n'altère en rien la vérité poétique du drame. La scène du Grütli n'en est pas moins une splendide aurore de liberté. Les Forestiers, qui ont souffert longtemps en silence afin de ne pas aggraver leurs maux, ne passent point brusquement de la résignation à la révolte ; ils ont besoin de se sonder d'abord les uns les autres, de savoir ce que pensent des choses présentes les nobles seigneurs et landammans de leurs vallées, les Sillinen, les Attinghausen ; l'assemblée nocturne où les trente-trois prêtent serment n'est pas même un conciliabule de conjurés dans l'acception étroite de ce mot ; c'est une vraie diète, une *landsgemeinde*, où l'on nomme un *amman*, où l'on vote à main levée, dont les délibérations « éclateront plus tard librement, à la joyeuse lumière du soleil », et où l'on siège « conformément aux antiques coutumes, comme on le faisait dans des temps plus calmes ». — « Ce qui est illégal dans l'assemblée, dit Rösselmann le pasteur, a pour excuse la nécessité du moment. » On n'innove rien ; on s'en réfère seulement « aux anciens livres », à cet évangile des vieilles chartes qui est gravé au cœur de chacun. Mais, une fois que ces hommes réfléchis, qu'on voit s'avisant de tous les obstacles, auront pris ensemble leur résolution, rien ne saura plus les ébranler. Les femmes elles-mêmes, — et en cela encore le drame demeure fidèle à l'histoire (1), — ne marchent-elles pas comme à l'avant-garde des conjurés ? Sauf Hedwige, la compagne de Tell, qui représente l'élément de douceur et de timidité, toutes ont l'âme virile et poussent à l'action. C'est, on le sait, la Stauffacherin, « fille du noble Iberg, » qui suggère à son mari la première idée d'un plaid clandestin (2) : « Parle, lui dit-elle, n'as-tu pas à Uri un ami auquel tu pourrais ouvrir ton cœur ? » — « Femme, lui répond-il, quelle tempête de pensées dangereuses tu soulèves dans mon sein ! Ce que je m'interdisais de penser en secret, tu le prononces d'une langue hardie... Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant ; mais, dis-moi, quel sort sera le vôtre ? » — « Ne t'inquiète ; un saut du haut de ce pont me fera libre ! »

Ceci posé, je me permettrai de relever dans Schiller une contradiction de détail et un véritable manque de logique que personne, ce me semble, n'a signalés. Les conjurés, on vient de le voir, sont des gens à la fois prudents et résolus, qui sentent et pensent tous à l'unisson, et dont l'action, à l'heure voulue, sera l'effet d'un mouvement collectif et discipliné. D'homme providentiel, de sauveur, il n'y en a point dans cette épopée du *Bund* helvétique. Ce n'est pas Tell qui conduit l'affaire ; il n'a pas même été au Grütli ; il a demandé formellement à rester en dehors de tous les conseils. Comment expliquer dès lors l'explosion générale de découragement que provoque son arrestation ? « Oh ! maintenant, c'est fini, s'écrie Stauffacher lui-même, sur la place d'Altorf, nous voilà tous liés et enchaînés ! » — « Avec lui, dit un autre, s'en va notre dernière consolation ! » Et le même cri est partout répété sur les rives du lac. Tell en prison, c'est la dernière ancre d'espoir qui se brise ! Il n'est pas jusqu'à la

(1) On a vu ci-dessus, *passim*, le rôle actif joué par les femmes dans toutes les grandes occasions de péril.

(2) Acte 1^{er}, scène III.

femme de l'archer, la craintive Hedwige, qui ne s'écrie devant les conjurés : « Que pouvez-vous faire sans lui ! Tant que Tell était encore libre, oui, il restait de l'espérance ; l'innocence avait encore un ami,



LA STAUFFACHERIN.

l'opprimé un défenseur ; Tell vous sauvait tous !... Tous réunis, vous ne pouvez pas briser ses chaînes. »

Non, ce subit désespoir n'est point vraisemblable ; jamais pareil accès de faiblesse n'eût pu venir aux Confédérés ; qu'importait un homme, même comme Tell, au succès ou à l'insuccès de l'œuvre commune ? L'aventure de l'archer et l'élaboration de l'affranchissement sont deux choses

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

NOUVELLE COLLECTION IN-8

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

à 5 francs le volume broché

Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées, 8 fr.

GRAND CŒUR

par M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

Un volume illustré de 40 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE

DEUXIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITAGE

par J. GIRARDIN

Un volume illustré de 122 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

COUSINE MARIE

par M^{lle} Julie GOURAUD

Un volume illustré de 56 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

LE CHARMEUR DE SERPENTS

par Louis ROUSSELET

Un volume illustré de 50 gravures dessinées sur bois par A. MARIE

MONTLUC LE ROUGE

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

par Alfred ASSOLLANT

Un volume illustré de 44 gravures dessinées sur bois par SAHIB

LES PILOTES D'ANGO

par Léon CAHUN

Un volume illustré de 60 gravures dessinées sur bois par SAHIB

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN

par M^{me} COLOMB

Un volume illustré de 104 gravures dessinées sur bois par C. DELORT

MOEURS ET CARACTÈRE DES PEUPLES

(EUROPE, AFRIQUE)

PAR RICHARD CORTAMBERT

Un volume illustré de 50 gravures dessinées sur bois

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.